

Belle comme le léger rire que déclenche l'évocation du suicide, une jeune femme aux cheveux corbeau entre dans le café parisien où elle tient ses assises. Dans sa poche, un canif, moins une arme de défense qu'un sauf-conduit pour le néant, le moment venu. Légende minime et tenace, on la surnomme alors «la fille au couteau», mais, pour l'état-civil, elle s'appelle Alice Massénat, née en 1966, un 7 novembre. Comme son père se charge de le lui rappeler chaque année, ce n'est pas pour son anniversaire qu'il débouche le champagne ce jour-là, mais pour célébrer la Révolution d'octobre. Voilà d'excellentes conditions pour débiter dans la vie !

Alors qu'elle vient d'avoir dix-sept ans, un âge sérieusement contondant, elle a découvert dans la bibliothèque paternelle plaquettes et revues de poésie. Dans un numéro de *Camouflage*, publication sans luxe, presque un fanzine bricolé avec les moyens du bord, où l'esprit libertaire ranime par rafales la torchère surréaliste, Alice trouve un écho à ses exaspérations d'adolescente révoltée. Sans hésiter, elle fait la démarche de rencontrer ceux qui se camouflent derrière *Camouflage*, une poignée de poètes sans visa de conformité, de peintres en rupture de galeries, d'hydrophobes aux yeux desquels il est déjà trop tard pour proclamer le «No Future», pour annoncer au monde hébété qu'il n'a plus d'avenir. Pendant quelque temps, Alice fréquentera les cafés où ils ont l'habitude de se réunir et elle-même tiendra bientôt le sien, au Déjazet, au Zimmer, puis au Canon de Tolbiac.

Elle écrit ses premiers poèmes, influencée par la décharge «électrique» de Michel Bulteau et Matthieu Messagier, mais surtout par le torrent automatique, dévalant des plus hauts à-pics du verbe, qui se déchaîne sous la plume d'Esther Moïsa. Encore incertaine d'elle-même, Alice signe ses premiers passages en revue de divers pseudonymes, puis, en 1987, publie sa première plaquette, (*Murmures*), sous son propre nom. Entre temps a eu lieu la rencontre qui a déterminé sans nul doute l'orientation de son aventure poétique, celle de Pierre Peuchmaurd. Lorsqu'il se rend dans son gourbi d'étudiante, sous un toit de la rue Caulaincourt, il ne s'effraiera pas de

découvrir dès le seuil une corde solide et bien fixée, prête à l'emploi, voisinant avec quelques crochets de boucher suspendus au plafond (1). Loin de fuir, il s'enferme, et, reconnaissant dans les premiers poèmes d'Alice la pointe de diamant traçant le sillon d'une voix antérieure à la parole, il l'encourage à poursuivre et publiera ses textes dans ses propres collections, à l'enseigne de Myrddin (*Engoulements*, *Katana*, *Arachnide*), puis de La Morale merveilleuse (*L'Œil de bronze*), non sans avoir confectionné à quatre mains, dès 1988, un très rare livre objet, *Alice au noir*, où ses poèmes à lui illustrent ses dessins à elle.

Dès lors, de recueil en recueil, la poésie d'Alice ira se condensant tout en s'écartelant. Écoutons-la :

*Crier
tant de mots qui s'escamotent à vivre
enfouissant un temps durant un nom de foudre
et prise entre panique du non-dire
chant de l'instinct
et simulacre,
elle s'en vadrouillait* (2)

ou encore ceci :

*Crier
toucher
et être l'exécutrice
d'un miroir qui se tait* (3)

Du chaos verbal des premiers essais poétiques s'est dégagé très vite, comme se dégage de la brume un paysage au matin, un monde émotionnel à la topographie déchiquetée, peuplé de créatures indomptables, hérissé de surprises récurrentes :

*Hier l'escadre
demain supplice
et amarrée
un lien aux poignets de mes rêves* (3)

Comme le note Marcel Moreau : «La langue qu'elle écrit ne se chevauche pas. N'est pas né celui qui la débouvrera. Elle est désarçonnante de nature» (4). Par ailleurs, si tant de ses titres soulignent une évidente affinité avec la mort, la maladie et le macabre (*Le Catafalque aux miroirs*, *Ci-gît l'armoise*, *La Mandragore aux escarres*, *Le Squelette exhaustif*, *L'Estaminet en épitaphe*), c'est d'abord, bien sûr, pour conjurer et célébrer les pertes subies et l'angoisse qui en émane, mais on aurait tort de penser que le funèbre ou le deuil constituent le fond du propos d'Alice Massénat, et de le réduire à cette dimension. On est à mille lieues de l'inspiration funéraire d'un Jacottet dans les *Chants d'en bas*. Non, la poésie d'Alice tarabuste bien plus profond. Faire son deuil, quelle expression dérisoire au service d'une attitude indigne ! Alice ne fait jamais son deuil. Elle s'attacherait plutôt à le défaire, consciencieusement et sans fin. Mais surtout, si elle fore beaucoup plus loin que n'importe quelle trituration sur le deuil ou sur quoi que ce soit d'autre, c'est parce que, d'emblée, son propos met en question la nécessité et la légitimité, en poésie, d'un propos lui-même. Étrangère à l'inepte textualisme comme à la componction pseudo-métaphysique, elle met à l'air les tripes de la langue, exacerbe les occurrences douloureuses pour écorcher l'oreille trop complaisante, lacère une à une les couches de la parole afin d'atteindre la chair nue de la voix. Elle est malade, elle le sait, elle le clame, mais elle fait chaque jour de sa maladie une arme pour survivre par les mots, plus percutants que des balles, plus acérés que des flèches, dans la jungle humaine. Dans l'univers d'Alice Massénat, on est transporté au-delà du style, de l'image et du cri et, par les convulsions du son pur, on accède à un sens furieux, à un sens proprement *inouï*, à ce qu'on devrait bien appeler un sur-sens. Trouver une langue, telle était la quête inlassable que nous proposait Rimbaud. Cette langue, la sienne, Alice Massénat l'a trouvée.

Joël Gayraud

(1) Un autre grand invité, Ghérasim Luca, considérant qu'une seule corde ne suffit pas, lui suggérera d'en suspendre d'autres, pour les amis sans doute.

(2) *Ci-gît l'armoise*, Simili Sky, 2008.

(3) *La Vouivre encéphale*, Les Hauts-Fonds, 2013.

(4) Préface aux *Dieux-Vases (conclusion)*, La Rivière échappée, 2015.

Bibliographie :

- ☞ (*Murmures*), dessins de Nassib Traboulsi, Houilles, supplément à *Camouflage* n° 16, 1987
- ☞ *Carat*, Houilles, supplément à *Camouflage* n° 18, 1988
- ☞ *Alice au noir*, dessins d'Alice Massénat, textes de Pierre Peuchmaurd, 1988
- Engoulements*, Brive, Myrddin, 1990
- ☞ « Tu dors ? » (*extraits*), Rennes, La Rivière Échappée, 1991
- Katana*, Brive, Myrddin, 1992
- ☞ *L'Homme du sans-sépulchre*, Rennes, Wigwam, 1993
- ☞ « Cran d'arrêt », in Alain Jégou et Hervé Merlot, *La Grande Table*, Moëlan-sur-mer, La Digitale, 1998
- ☞ *Arachnide*, Brive, Myrddin, 1998
- ☞ *L'Œil de bronze*, Brive, La Morale merveilleuse, 1999
- ☞ *Le Bleu l'Ardoise*, dessins de Jacky Essirard, L'Atelier de Villemorge, 2002
- ☞ *Le Palier des gargouilles*, en collaboration avec Guy Girard et Sabine Levallois, Paris, Éditions surréalistes, 2005
- ☞ *L'Heure des lames* (avec un frontispice de Guy Girard), Myrddin, 2005
- ☞ *Le Catafalque aux miroirs*, préface de Pierre Peuchmaurd, Rennes, Éditions Apogée, 2005
- ☞ *Ci-gît l'armoise*, (avec une photographie originale d'Antoine Peuchmaurd), Saint-Ouen, Simili Sky, 2008
- ☞ *À bras-le-corps*, Saint-Clément, Le Cadran ligné, 2012
- ☞ *La Vouivre encéphale*, couverture de Mireille Cangardel, Brest, Les Hauts-Fonds, 2013
- ☞ *Les Dieux-Vases (conclusion)*, préface de Marcel Moreau, Rennes, La Rivière échappée, 2015.

Publications en revue : *Camouflage*, *Rectangle*, *Matières*, *La Dame ovale*, *Décharge*, *Le Guépard*, *L'Igloo dans la dune*, *Gros textes*, *SURR*, *Les Cahiers de l'Umbo* etc.



Version intégrale d'un texte publié dans INFOSURR n° 118,
le poème d'Alice Massénat est inédit.

☞ NOUVEAU SITE : [HTTP://INFOSURR.NET/](http://infosurr.net/) ☞